

Coquefredouille

La commune de Breuilh-en-Quercy était son domaine. L'été, dormant au bord des routes; l'hiver, au fond des étables chaudes, il traînait d'un village à l'autre, une vie nonchalante et quète. Point de malhonnêteté foncière en lui, mais une grande fatigue de naissance qui le rendait misérable. Nul souci, peu de pain, parfois; mais un art suprême qui l'avait rendu célèbre dans tout Breuilh: celui de larder à point et de cuire avec succulence les volailles grasses. C'était un pauvre hère, grand de taille, hirsute et noir. On l'appelait Coquefredouille.

Or, ce dimanche-là, dans le village de Toulouzie, qui se préparait dignement à jouir de la fête locale, Mme Missecocq, femme du maître, se trouvait dans un grand embarras. Depuis la veille, sa cuisinière était malade, et M. le conseiller général devait manger, ce jour-là, à sa table. Aussi, Mme Missecocq, prise au dépourvu, et ne trouvant nulle voisine pour l'aider, — chacun rôtiissait et fricassait pour les siens — envoya chercher Coquefredouille, qui gitait on ne savait où. En attendant, retroussant jupes et manches, elle se mit en devoir de surveiller la température du potage, de faire mijoter le ragout et de rôtir une énorme poularde bourrée de morilles, qu'elle destinait particulièrement à M. le conseiller général. Accroupie devant la flambée, elle remplissait docilement ses fonctions quand Coquefredouille entra.

Me voici, m'ame Missecocq.

— Ah! c'est toi, Coquefredouille. Entre, bois ce verre de muscat et suis mon raisonnement. Je vais te demander un léger travail.

Le manant dressa une oreille inquiète.

— Suis pas habile, m'ame Missecocq.

Mais si, Coquefredouille, tu es un malin, un cuisinier retors et, quand tu le veux, le meilleur rôtiiseur du canton. Il faut me rendre un grand service.

— J'écoute, m'ame Missecocq. Que faut-il faire?

— Sache donc que M. le conseiller général viendra, tout à l'heure, ici, manger à ma table, et que je veux un repas digne de son rang. Surveille la cuisine et achève de rôtir cette poularde. Pour moi, je vais mettre le couvert et m'habiller.

Quand il fut seul, Coquefredouille souleva le couvercle des marmites, huma la bonne odeur, ouvrit son couteau, y piqua, au bout, un morceau de pain qu'il plongeait dans chaque marmite et léchait ensuite, histoire de goûter. Son œil se fleurissait d'attendrissement. Puis, savamment, il arrosa la poularde grasse qui valsait devant le feu, se gonflait, se dorait et laissait couler dans la lèche-frite un torrent de graisse parfumée.

— Eh bien, Coquefredouille?

— Ça va, m'ame Missecocq? Notre conseiller général s'en léchera les quatre doigts.

— Parfait, Coquefredouille. Je cours m'habiller.

La poularde, flairant bon la graisse et les morilles, tournait et ruisselait toujours. Sa chair avait pris une couleur de vieil or, et Coquefredouille estima qu'elle était cuite à point. Aussi, l'ayant débroschée, il la porta dévotement sur un plat de faïence et, promenant autour d'elle ses narines gourmandes, aspira la suave odeur. Alors, il jeta furtivement un coup d'œil dans la cuisine et, ne voyant personne, n'y tint plus. D'un geste rapide, il découpa une aile, l'engloutit, ferma les yeux de délices. Il but pour mieux manger; il remangea afin de boire. Ainsi les ailes grassouillettes, le croupion dodu, les morilles délectables disparurent. Goulument, il mordait à une avant-cuisse quand Mme Missecocq revint, accompagnée de M. le maître, de M. le conseiller général et de quelques valets de ferme.

— Ah! monsieur le conseiller disait l'excellente femme, venez voir ma pou-

CHOSSES ET AUTRES

Déjà plus de deux ans se sont écoulés depuis la cessation de la grande guerre, et la paix mondiale est toujours au nombre des biens à venir. Les graves problèmes internationaux qui restent à résoudre se comptent par douzaines. Nous n'en citerons que quelques-uns: la question du Pacifique, celles de l'Extrême-Orient et du Proche-Orient, celle des Balkans, celle de la Silésie. Que dire maintenant de la question russe, de l'imbroglio anglo-irlandais, de la situation mexicaine? On dirait que le grand effort militaire qui a été fait, de 1914 à 1918, a tellement secoué le monde qu'il lui est presque impossible de reprendre son équilibre.

Une foule de Français quittent les Etats-Unis, parce qu'on leur refuse en ce pays la liberté de boire le bon vin qui reconforte et donne de la gaieté. La loi de prohibition leur répugne au suprême degré, dit-on, et les pousse vers cette belle et douce France, où la liberté fleurit à côté de la vigne.

La véritable grande dame a les mêmes manières dans son cabinet de toilette que dans son salon, et la même politesse pour ses serviteurs que pour ses hôtes. — Carmen Sylva.

Une des grandes figures de la France militaire vient de disparaître en la personne du général de Maud'Huy, ancien gouverneur de Metz. Ce brillant général, qui a joué un rôle considérable dans la conduite de la grande guerre, était un enfant de la Lorraine. La grande joie de la dernière partie de sa vie a été sans doute d'avoir vu se réaliser le rêve qu'il a fait si longtemps: le retour de l'Alsace-Lorraine à la France.

Il n'y a rien à négliger dans notre vie. Tout nous sert ou nous nuit infiniment. Chaque moment de notre vie, chaque respiration, chaque battement de notre pouls, chaque éclair de notre pensée, a des suites éternelles. — Bossuet.

Inclinons-nous devant ceux qui sont morts pour faire une humanité meilleure d'où soient extirpées les forces du mal. Et aussi méditons leur grand exemple, dans le trouble des heures présentes. Tant de sang n'a pas coulé pour que, la mêlée finie, chacun retourne à son égoïsme et à son particu-

larde. C'est une volaille de choix, et...

Elle remarqua le menton luisant de Coquefredouille, son air contrit; elle chercha la belle volaille, ne la vit pas et comprit tout. Alors, une grande colère s'empara d'elle.

— Le misérable! Il a mangé la poularde! Retenez-le! assommez-le!

On se précipita sur le pauvre hère. Bien qu'il fût agile et près de la porte, il reçut des torques sur les joues, les reins et les côtes. Il put enfin s'enfuir, poursuivi par les valets de ferme et des enfants qui lui jetaient des pierres. Il courait droit devant lui, à travers les foins et les luzernes hautes. Il ne criait pas. Il ne gémissait pas. On eût dit que cinquante années de misère l'avaient rendu insensible. A la fin, il ralentit sa course. Il était seul. A l'orée d'un bois, le soleil dansait sur l'herbe en petites flammes d'argent. Il poussa un soupir de contentement, s'assit, se frotta les côtes, puis s'étendit dans la belle lumière.

Alors, ses yeux brillèrent de malice. D'un doigt nonchalant il défit un, puis deux, puis trois boutons de son petit gilet qu'il entr'ouvrit par sa chemise déchirée, on voyait un carré de peau brune.

Et Coquefredouille, ne pensant plus qu'à son extraordinaire et succulent dîner, caressait doucement, doucement, de la paume de la main, son estomac plein de pauvre hère, et, face au soleil, il jubilait silencieusement. — André Lamandé.

ECHOS

Evidemment, c'est ennuyeux que Carpentier ait été battu; c'est toujours ennuyeux d'être battu; mais ce n'est tout de même pas un deuil public, ni un désastre national.

Un boxeur français s'est rencontré avec un boxeur américain; le boxeur américain a montré qu'il était le plus fort, et voilà tout. Mais on ne va cependant pas nous persuader que le génie de la France était en jeu et qu'un nombre plus ou moins grand de coups de poing, plus ou moins bien appliqués, pouvait avoir sur les destinées de notre pays une influence décisive.

Le génie de la France s'exerce ailleurs que dans le "ring," et les Français ont d'autres moyens d'affirmer leur maîtrise. Telle a toujours été mon opinion au sujet de ce fameux championnat et si j'ai parfois semblé témoigner quelque impatience devant l'émotion enthousiaste qu'il avait soulevée, croyez bien que c'était simplement question d'à-propos et de mesure.

Battu pour battu, j'aime mieux que ce soit à la boxe. Et je persiste à affirmer qu'il n'y a pas que Carpentier pour représenter la France.

Tenez, samedi, précisément, on a proclamé le grand prix de Rome de musique. Il est certain que l'artiste excellent et charmant dont on couronnait la cantate est infiniment moins connu du public que le "poulain" de Descamps et Descamps lui-même. Et lorsque ces syllabes fatidiques "Carpentier" volaient sur tant de lèvres fiévreuses, on eût été bien étonné d'entendre prononcer le nom de M. de la Presle.

Et pourtant je songe que les Américains viennent de créer, à Fontainebleau, un conservatoire, où ils nous demanderont des leçons de musique, et non pas de boxe, et cela parce qu'ils ont Dempsey, mais qu'ils n'ont pas de la Presle. — L'Oncle Bertrand.

l'arisme d'antan et fasse litière des grandes idées et des grands sentiments qui ont soutenu et guidé les combattants. Comme prix de leur sacrifice, ceux-ci voulaient qu'il y eût désormais dans le monde plus de justice, de douceur et de bonté. Sachons, malgré toutes les difficultés, réaliser l'idéal entrevu par eux. Ce sera le meilleur hommage à nos morts, le seul qui soit digne d'eux. — Le maréchal Pétain.

Turlock, Calif. — A la suite de la déportation de 150 employés japonais occupés à la récolte des melons, 500 à 700 autres ont quitté le pays pour ne pas donner prise à la colère des ouvriers blancs ramasseurs de melons, appartenant les uns à des syndicats réguliers, les autres n'étant là qu'occasionnellement, mais tous reprochant aux Japonais d'avoir accaparé leurs occupations. Le sentiment d'hostilité qui n'a cessé d'aller en croissant contre les aides agricoles japonais a atteint son paroxysme. Un comité de 200 citoyens environ s'étant formé, la résolution fut adoptée de débarrasser la ville et sa banlieue de tous ces ouvriers agricoles étrangers au pays. A minuit il fut mis à exécution, et 150 Japonais placés avec leurs bagages dans des camions automobiles furent conduits à Stockton et à Keyes, où ils furent prévenus d'avoir à se tenir à l'écart de Turlock. On compte qu'en tout un millier de Japonais a été éliminé de cette région. On ne rapporte aucune violence.

Du "Standard," de Kingston: Le dernier rapport du brigadier-général Hughes, surintendant des pénitenciers, fait mention d'un fait qui détruit l'une des croyances populaires les mieux établies. On avait supposé, jusqu'ici, que la plupart des détenus avaient été entraînés dans la voie du crime par l'abus de l'alcool, mais le dernier rapport établit que, parmi les prisonniers, 548 pratiquaient l'abstinence totale avant leur condamnation, 975 étaient tempéraments et 508 seulement faisaient un usage immodéré des alcools.

MAISON DE ROOSEVELT

Dans le récit de son dernier voyage aux Etats-Unis, que publiera le prochain numéro de Je sals tout, M. René Viviani raconte qu'il est allé s'incliner sur la tombe du président Roosevelt et qu'il a ensuite rendu visite à la veuve de l'illustre homme d'Etat.

"Sur le seuil, dit-il, Mme Roosevelt nous reçut, fière et triste de deux deuils inoubliables, puisque, avant le père, le fils est tombé les armes à la main, devant Château-Thierry. Maison faite pour la joie sereine du travail, sans apparatus, tout ornée des souvenirs des chasses triomphantes où se dépensait, en marge de la vie, l'activité indomptable du solide et courageux président. Le caractère de l'homme éclate à chaque signe dans ce cadre riant. C'est là qu'au mois d'août 1914, Roosevelt reçut la visite d'un officier allemand venu exprès de Washington, pour lui faire une communication de "son maître," l'empereur d'Allemagne.

"Monsieur le président, l'empereur me charge d'avoir l'honneur de vous rappeler que la guerre est déclarée. Il pense que vous n'oublierez pas que vous avez été son hôte.

"Et Roosevelt répondit:

"Ma mémoire est fidèle, monsieur. Elle me rappelle que j'ai été, en effet, l'hôte de l'empereur d'Allemagne. Mais elle me rappelle en même temps que j'ai été l'hôte de S. M. le roi des Belges. "L'officier tourna les talons."

LA FRANCE MET AU POINT UN NOUVEAU COMBUSTIBLE

Paris. — Pour arriver à libérer la France de son assujétissement à la production anglaise et américaine quant à son ravitaillement en pétrole, la Chambre des députés a, au moment de se séparer, autorisé le ministre du commerce à continuer des expériences ayant pour but de produire un combustible national pouvant être utilisé dans les moteurs, où il sera substitué à la gazoline et pourra être fabriqué entièrement en France.

Les nombreuses tentatives poursuivies dans les laboratoires du ministère sont arrivées à d'excellents résultats. Il est acquis dès maintenant qu'il suffit d'ajouter une très petite quantité de gazoline à de l'alcool éthylique, de traiter le mélange avec un acide et de le redistiller pour obtenir un produit économique dont la puissance est plus grande que celle de la gazoline elle-même, et qui, de plus, a l'avantage de ne pas former de résidu de carbone dans le moteur.

LE RECORD DE L'ALTITUDE POUR AEROPLANE

Paris. — Le lieutenant français Kirsch, parti hier du champ d'aviation du Bourget, près de Paris, s'est élevé à une altitude de 10,600 mètres, enregistrée officiellement, battant ainsi le record de 32,000 pieds établi le 27 février 1920 par le capitaine R. W. Schroeder, de l'armée des Etats-Unis.

Il faut passer où l'affiche est apposée pour la lire, tandis que le journal passe partout. Mettez une annonce dans l'Abeyille.

Il faut passer où l'affiche est apposée pour la lire, tandis que le journal passe partout. Mettez une annonce dans l'Abeyille.

Stauffer, Eshleman & Co.
Limited

Importateurs et Exportateurs
Quincaillerie en gros
Nouvelle-Orléans, Lae

Quincaillerie, pièces et accessoires
d'automobiles, moteurs marins, moteurs à mazout.